ANDREA MARIA SCHENKEL

Tromperie

roman traduit de l'allemand par Stéphanie Lux



actes noirs
ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA FERME DU CRIME, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 25.
UN TUEUR À MUNICH, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 129.
BUNKER, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 238.
FINSTERAU, Actes Sud, 2015.
LE BRACELET, Actes Sud, 2018.

Titre original :
Täuscher
© Hoffmann und Campe Verlag, Hambourg, 2013

Illustration de couverture : Raymond Sheppard © Liss Fine Art / Bridgeman Images

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-11482-4

ANDREA MARIA SCHENKEL

Tromperie

roman traduit de l'allemand
par Stéphanie Lux

ACTES SUD

Mardi 14 mars 1922, 22 h 15,
Landshut, Königsfeldergasse,
Kreszentia et Josef Wurzer

— C'est la dernière fois que tu m'emmènes voir un film aussi violent, Josef, je te préviens.

Kreszentia Wurzer, étendue auprès de son mari, croisa les bras sur le couvre-lit.

— Tu ne vas pas en faire toute une histoire, Kreszentia, ce n'était pas si horrible que ça.

— Toi, tu es dans la police, pour toi c'est normal de voir ce genre de choses, mais moi j'en suis encore toute retournée. Quand je pense à ce poignard abandonné par terre, dégouttant de sang…

Josef Wurzer se tourna vers sa femme et la dévisagea dans la pénombre.

— Alors là, tu exagères, comment veux-tu que le sang goutte si le poignard est par terre ? Ça ne peut goutter que si c'est en hauteur, c'est bien pour ça qu'on dit goutter.

— Je n'exagère pas, Josef. Dans le film, on voyait le sang… peut-être pas goutter, mais couler par terre, quelle différence ? Mais tu sais ce que j'ai trouvé le plus terrible ? Quand le vent a ouvert la porte de la terrasse, alors que la comtesse était seule. Elle s'est approchée de la porte pour la refermer, et elle s'est retrouvée nez à nez avec le meurtrier. Son regard, le visage en gros plan sur l'écran ! Les yeux écarquillés ! Le sang s'est glacé dans mes veines.

— J'ai remarqué, tu as même poussé un cri.

Josef Wurzer se redressa dans le lit et alluma sa lampe de chevet.

— Oui, c'était tellement réaliste. Tu crois qu'il a tué la comtesse pour de vrai ? Je n'arrive pas à imaginer qu'on puisse jouer une chose pareille.

— Allons bon, te voilà bien naïve. Si on tuait les acteurs à chaque film, on n'en aurait bientôt plus, par contre, nous autres au commissariat, on ne saurait plus où donner de la tête.

— Oui, mais… son regard, sa façon d'écarquiller les yeux, on ne peut pas simuler une chose pareille.

— Mais enfin, Kreszentia, c'est leur métier, ils apprennent à faire ce genre de choses. J'ai même entendu dire qu'il y avait des écoles d'acteurs exprès. À Berlin, et même à Munich. On t'apprend quelle tête faire quand on te tue dans un film. En long, en large et en travers.

— Ah, Josef, tu en entends, de drôles de choses. N'empêche que moi, j'ai eu sacrément peur.

Josef Wurzer éteignit sa lampe de chevet, mais ne parvint pas à s'endormir.

— Ça n'a rien à voir, mais… comment ça se fait que tu connaisses l'ouvreuse du cinéma Zweibrücken ?

— Mais toi aussi, tu la connais. C'est la fille Schmitter, la fille de la vieille Mme Schmitter.

— Schmitter, Schmitter… ça ne me dit rien.

— Mais si, gros bêta, bien sûr que tu la connais, Josef, elle travaillait avec ta mère, elle était lingère chez Mme Auer, la femme du conseiller commercial.

— L'ouvreuse, c'est sa fille ? Je ne l'aurais jamais reconnue. Elle n'est pas mariée avec un cheminot ?

Cette fois, ce fut au tour de Kreszentia Wurzer d'allumer la lampe de chevet de son côté et de se redresser dans le lit.

— Ah toi, on peut dire que tu es vraiment dans la lune ! C'est son beau-père qui était cheminot, et ça fait un moment qu'elle n'est plus mariée.

— Elle est veuve ?

— Non, divorcée. Elle en a bavé, tu ne peux pas imaginer. Il la battait, il lui mentait tout le temps. Elle n'était pas mariée avec lui depuis trois semaines qu'elle est retournée chez ses parents.

— Et la voilà maintenant ouvreuse au Zweibrücken ?

— Je crois qu'elle travaille aussi comme serveuse quelque part. Il a même fait des dettes à son nom à elle. Une sacrée histoire…

— Kreszentia, il faut qu'on essaie de dormir, maintenant, je suis épuisé. La nuit va être courte, je me lève tôt demain matin pour prendre mon service.

— Je ne sais pas si je vais pouvoir dormir. Dès que je ferme les yeux, je revois le visage de la comtesse.

— Viens dans mes bras, comme ça il ne pourra rien t'arriver, une chance que tu sois mariée à un officier de la brigade criminelle.

Kreszentia Wurzer éteignit la lumière et alla se blottir dans les bras de son mari de l'autre côté du lit.

— Ça n'arrive pas à Landshut, ce genre de choses, hein, Josef ? C'est juste du cinéma.

— Mais non, Kreszentia, pas besoin d'avoir peur, ce genre de choses n'arrive pas chez nous, on y veille. Allez, dors, maintenant.

Samedi 1er avril 1922, 10 heures,
commissariat de police de Landshut,
Johann Huther, officier supérieur de la brigade criminelle

Le temps était complètement détraqué cette année. On était à deux semaines de Pâques, et il avait neigé jeudi. Même si la neige avait été lavée le jour même par la pluie, il faisait bien trop froid pour la saison. Lorsque Johann Huther était sorti de chez lui ce samedi matin, le ciel semblait sur le point de s'éclaircir. Dans le vestibule de son appartement, il hésita un instant, tendit la main vers le parapluie appuyé au portemanteau à côté de la porte, mais les rayons de soleil qui entraient par la fenêtre le firent changer d'avis et il quitta la maison sans le prendre. Une décision qu'il regretta bien vite, car à peine était-il sorti qu'il se mit à tomber des cordes. C'est donc trempé des pieds à la tête et de fort mauvaise humeur qu'il arriva au commissariat.

Ce n'était pas ce qui l'attendait au bureau qui allait y changer quelque chose. Assis dans son fauteuil, Huther jeta un coup d'œil vers son manteau, accroché à côté de la porte. Une flaque d'eau s'était formée sur le plancher, les larges lattes de bois se gorgeaient lentement d'humidité en prenant une teinte foncée. Tournant la tête, il considéra les deux bonnes femmes qui avaient pris place en face de lui. Il n'était pas en forme, il avait mal dormi. La tasse de malt posée sur son bureau, qu'il n'avait même pas eu le temps de finir, n'était pas d'un grand secours.

Le plus jeune de ses trois enfants faisait ses dents, il avait chouiné toute la nuit, on l'entendait jusque dans le moindre recoin de leur petit deux-pièces. Ce n'est qu'au point du jour, lorsque l'enfant s'était enfin calmé, qu'il avait pu dormir un peu.

Il était à peine levé que cette journée semblait vouloir lui apporter encore d'autres contrariétés ; comme si cette nuit blanche et les pleurs du petit n'avaient pas suffi, les toilettes qu'ils partageaient avec les autres familles de l'étage étaient occupées. Il n'avait pas eu le temps d'attendre, et voilà qu'il se retrouvait indisposé derrière son bureau. Un regard vers les dames installées en face de lui lui indiqua que son état n'allait pas s'améliorer de sitôt. Il lui faudrait passer un certain temps cloué sur son fauteuil avec des crampes intestinales et sans aucun espoir de soulagement. Ce constat ne fit que gâcher encore un peu plus l'humeur de Johann Huther, et un sentiment de résignation l'enveloppa soudain comme un manteau.

Les deux bonnes femmes, caquetant comme des poules surexcitées, parlaient en même temps. "Quelles mégères", marmonna-t-il. À peine arrivé, il avait accroché son manteau et s'apprêtait à aller aux toilettes lorsqu'elles avaient fait leur apparition dans son bureau. C'est Erwin Weinbeck, le jeune collègue de Huther, qui les avait fait entrer ; de l'avis de ce blanc-bec, ce que ces deux dames venaient signaler semblait indiquer qu'on avait affaire à un crime, ou en tout cas à un incident tout à fait inhabituel qui pouvait relever de leur service. Huther n'appréciait guère le zèle avec lequel Weinbeck lui avait exposé ce soupçon ; il faut dire que même lorsqu'il était dans un bon jour, les pressentiments ou les vagues hypothèses de ses collègues ne l'intéressaient pas le moins du monde. Ils voyaient le crime partout. Huther attribuait ce zèle à l'enthousiasme croissant des

jeunes pour le cinéma et les films policiers qu'on y passait. À Landshut aussi, des salles modernes ouvraient à tous les coins de rue. Pas étonnant qu'ils sombrent tous dans l'hystérie, que le moindre incident se transforme en crime, qu'ils voient le Mal s'incarner dans la moindre affaire.

Huther s'éclaircit la gorge, lissa son veston de la main gauche puis, de la droite, sortit sa montre à gousset de la poche intérieure. Dix heures dix. Il toussa une nouvelle fois, un peu plus fort. Et, miracle, les deux dames arrêtèrent de parler.

L'officier sauta sur l'occasion.

— Allons, ne vous emballez pas, mesdames, calmez-vous. Respirez un bon coup et reprenez depuis le début. Et l'une après l'autre, je vous prie, pas toutes les deux en même temps.

De l'autre côté du bureau, les deux femmes, Auguste Kölbl et Bertha Beer, se tortillaient d'énervement sur leur siège.

Bertha Beer entreprit de témoigner la première.

— Eh bien voilà, monsieur le commissaire…

— Officier supérieur de la brigade criminelle, la reprit Huther, en insistant particulièrement sur "supérieur" et "criminelle".

Bertha balaya cette précision d'un geste de la main comme pour chasser un insecte importun et poursuivit son récit.

— J'ai loué une chambre chez les dames Ganslmeier, qui habitent Neustadt.

Elle fit une petite pause et toussota d'un air affecté dans son mouchoir.

— Je suis actuellement domiciliée Schirmgasse, chez ma sœur Auguste. Mais j'ai déjà raconté tout cela à votre collègue à l'accueil. Nous y sommes très à l'étroit, et il

tombait donc à merveille que Mlle Ganslmeier ait une chambre libre dans son appartement, qu'elle a décidé de sous-louer. Auguste – elle jeta un regard à sa sœur assise à côté d'elle – connaît bien Clara Ganslmeier, elles font toutes deux partie de la chorale catholique, ce qui suppose déjà un certain niveau, et Mlle Ganslmeier nous a donc proposé cette chambre. De nos jours, on ne peut plus faire confiance à personne, monsieur le commissaire.

Tandis que Bertha Beer parlait, Auguste Kölbl jouait nerveusement avec le fermoir de son sac ; encouragée par une petite bourrade de sa sœur, elle prit la parole à son tour.

— Bertha et moi, nous avons vu Clara, enfin, Mlle Ganslmeier, mercredi, et elle nous a montré la chambre.

— Ne sois pas si timide, parle plus fort, comment veux-tu que monsieur le commissaire entende ce que tu dis ! Bertha Beer, coupant la parole à sa sœur, continua à sa place.

— C'était le 29, et nous étions convenues que nous reviendrions le lendemain pour régler les dernières modalités. Nous sommes donc repassées à l'appartement le 30 vers six heures et demie. Je suis caissière, voyez-vous, je ne peux pas partir avant qu'on ait fermé et fait les comptes de la journée. Ce jour-là je suis quand même sortie relativement tôt. Ma sœur est venue me chercher, et nous avons marché ensemble jusqu'à Neustadt. La porte de l'immeuble était ouverte. J'ai tout de suite dit à ma sœur que c'était inadmissible ! Monsieur le commissaire, si je rentre tard le soir, en particulier en hiver, quand il fait nuit tôt, je n'ai pas envie que n'importe qui puisse se trouver dans l'escalier. Chaque jour, on lit dans les journaux le récit de tout ce qui se passe dans le monde. C'est terrible, je ne sais pas où ça va nous

mener. Et notre gouvernement ? Ces messieurs ne font rien, absolument rien.

Auguste Kölbl approuva d'un hochement de tête, et sa sœur poursuivit aussitôt.

— Nous sommes donc montées au troisième étage, sous les toits, et nous avons sonné à la porte de l'appartement. Mais à l'intérieur, rien n'a bougé. Pas le moindre bruit. Nous avons sonné plusieurs fois, mais comme personne n'ouvrait, nous avons fini par repartir. J'étais tout de même fâchée, si j'avais su que personne n'était là, je ne me serais pas dépêchée comme ça pour faire ma caisse.

— J'ai pensé que Clara avait eu un contretemps, c'est ce que j'ai dit à Bertha.

Auguste Kölbl parlait tellement doucement que le fonctionnaire devait tendre l'oreille pour la comprendre.

— Clara m'avait fait dire l'après-midi même qu'elle devait remplacer Mme Esslinger à la gymnastique rythmique et sportive, c'est la dame qui accompagne le cours au piano. Mme Esslinger avait eu un décès dans sa famille, alors Clara avait eu l'amabilité de la remplacer. Je me suis dit qu'elle n'avait pas pu quitter le cours à temps. C'est quelqu'un de très consciencieux dans son travail.

Huther ne se sentait toujours pas mieux. Cette conversation avait déjà trop duré, il commençait à s'impatienter, il n'avait ni l'envie ni le loisir de perdre son temps de la sorte.

— Mesdames, pourriez-vous en arriver à l'objet de votre visite ? Nous n'allons pas y passer la journée, n'est-ce pas ?

Bertha Beer lui jeta un regard réprobateur. Son nez très mince et ses yeux rapprochés lui donnaient des airs d'oiseau. Elle se redressa sur sa chaise – elle gonfle ses

plumes, se dit Huther – comme si elle voulait paraître plus grande.

— Nous avons réessayé hier, vendredi. J'ai retrouvé ma sœur juste après le travail, et nous sommes retournées là-bas. Mais cette fois non plus, personne ne nous a ouvert. Vous savez, monsieur le commissaire…

— Officier supérieur de la brigade criminelle, la reprit Huther.

— Monsieur l'officier supérieur de la brigade criminelle, se corrigea Bertha Beer, d'un ton cassant, je ne comprends pas. Nous étions convenues de faire commencer le bail au 1er avril, Clara Ganslmeier savait bien que nous allions passer. Elle avait d'ailleurs l'air assez pressée. Elle voulait que j'emménage au plus vite. Elle n'en pouvait plus de s'occuper toute seule de sa mère malade. D'abord les jérémiades, et après personne ne vient nous ouvrir !

Elle se tourna vers sa sœur, l'air fâché.

— Mais enfin, dis quelque chose, toi aussi, Auguste. Ne sois pas si timide !

— Bertha a raison, nous nous faisons du souci, c'est quand même bizarre qu'il n'y ait jamais personne.

— Vous savez, nous avons vu la vieille Mme Ganslmeier, elle est bien malade. Clara s'est encore plainte mercredi dernier qu'elle pouvait à peine sortir faire quelques courses, ça faisait plusieurs semaines que sa mère ne quittait plus le lit. Impossible de la laisser toute seule. C'est exactement ce qu'elle a dit : "Impossible de la laisser toute seule", et que ce serait vraiment un soulagement pour elle s'il y avait quelqu'un dans l'appartement qui pourrait veiller sur sa mère de temps à autre. Vous comprenez maintenant, monsieur le commissaire, que je ne sache pas quoi penser de tout ça ?

Huther avait l'impression que les yeux de Bertha Beer s'étaient encore rapprochés durant leur conversation, et son visage rappelait de plus en plus un oiseau de proie.

— Le samedi, j'ai congé, alors j'y suis retournée tôt ce matin avec ma sœur. Nous y étions à sept heures et demie. Nous avons essayé une dernière fois, et figurez-vous qu'aujourd'hui non plus, personne n'a ouvert. Ça fait trois jours, monsieur le commissaire !

Bertha Beer était de plus en plus agitée et parlait de plus en plus fort, tandis que sa sœur Auguste semblait se recroqueviller sur sa chaise.

— Nous avons sonné, nous avons frappé à la porte, nous avons appelé, mais personne ne nous a ouvert !

Elle prit son mouchoir dans son sac et poursuivit.

— Si vous voulez mon avis, on dirait bien que Clara est partie en laissant sa pauvre mère toute seule dans l'appartement. On entend souvent ce genre d'histoires, et c'est un secret de Polichinelle à Landshut que la jeune Ganslmeier fricote depuis un an avec un homme plus jeune qu'elle, Hubert Täuscher, le fils de la brosserie Täuscher. Elle est folle amoureuse de lui. On raconte qu'elle se serait même fiancée. Voilà ce que c'est quand ça vous tombe dessus sur le tard, Clara croyait déjà qu'elle allait rester célibataire, qu'elle finirait vieille fille. C'est vrai qu'après la guerre, le choix est limité, et puis elle est difficile. Pour ça, Hubert, c'est ce qu'il lui faut : un fils de bonne famille. Enfin, à mon avis c'est plutôt un coureur, un voyou ! J'ai dit à ma sœur : "Elle a dû partir quelques jours avec lui." Pas besoin de me regarder avec de grands yeux – après tout ce que j'ai entendu, il suffit de relier les points. Elle ne serait pas la première à partir en abandonnant sa vieille mère. Vous ne lisez pas les journaux ?

Bertha se moucha à grand bruit avant de poursuivre.

— Mme Schmidt est du même avis. La femme du trésorier, qui habite en dessous des Ganslmeier.

Huther poussa un soupir de soulagement, ses crampes s'étaient un peu calmées, et il avait bon espoir que le récit des deux bonnes femmes touche à sa fin.

— Sacredieu, tu pourrais quand même dire quelque chose, Auguste ! Au lieu de me laisser parler toute seule avec monsieur !

Bertha Beer décocha un coup de coude à sa sœur et celle-ci sortit de sa torpeur, ou du moins se redressa un peu sur sa chaise.

— Que veux-tu que je dise, nous avons frappé à la porte, nous avons appelé, mais rien ne bougeait dans l'appartement. Comme personne ne nous ouvrait, nous sommes descendues voir Mme Schmidt.

Auguste Kölbl, le regard baissé, s'était remise à jouer avec le fermoir de son sac, comme elle le faisait depuis qu'elle avait pris place dans le bureau.

— Au début, Mme Schmidt ne voulait pas croire que personne n'ouvrait. Mais quand Bertha lui a raconté que ça faisait plusieurs jours que nous venions, elle aussi a trouvé ça bizarre. À bien y réfléchir, elle a confirmé que ça faisait quelques jours que c'était inhabituellement calme là-haut, chez les Ganslmeier.

Auguste ne regarda pas une seule fois Huther en parlant. Elle lui faisait de la peine, au fond, il ne doutait pas une seconde qu'elle serait heureuse de ne plus avoir cette sœur acariâtre à la maison.

— Bertha lui a demandé s'il se pouvait que Clara soit partie avec Täuscher.

— Mais pour Mme Schmidt c'était impossible, Mlle Clara se fait tellement de souci pour sa mère, ce n'était pas son genre de partir comme ça. Laissez-moi rire !

Bertha Beer, qui accaparait à nouveau la conversation, était de plus en plus agitée.

— Monsieur le commissaire, il faut que la police aille voir s'il n'est rien arrivé.

Huther ouvrit la bouche pour répondre, mais elle ne le laissa pas parler.

— Mme Schmidt s'est souvenue d'autre chose. La dernière fois qu'elle a entendu du bruit dans l'appartement du dessus, c'était jeudi vers cinq heures de l'après-midi. Il y a eu un sacré boucan soudain. Elle a entendu des voix, quelqu'un qui criait, et juste après elle a eu l'impression qu'on poussait ou qu'on traînait quelque chose par terre. Et depuis, le silence, un silence de mort, pour ainsi dire. Mme Schmidt entend souvent du bruit en haut, c'est normal, avec les leçons de piano et les nombreux visiteurs, mais ce silence ? Ça, c'est inhabituel, nous a-t-elle dit.

Bertha Beer était arrivée à la fin de son récit et regardait Huther d'un air plein d'espoir, quant à Auguste Kölbl, elle avait cessé de tripoter son sac. Johann Huther attendit un instant, puis il se leva et se rendit dans le bureau d'à côté. Il demanda à Erwin Weinbeck de se rendre à Neustadt pour voir si tout allait bien. Bertha Beer s'offrit aussitôt de l'accompagner, et Huther estima impossible de l'en empêcher. En outre, l'idée d'avoir à supporter cette personne une minute de plus dans son bureau l'épouvantait. Weinbeck se mit donc en route, les deux sœurs dans son sillage. Lui-même profita de ce moment pour soulager enfin ses intestins avant de boire une tasse de café bien méritée. L'officier supérieur de la brigade criminelle ne se doutait pas encore que ce serait la dernière qu'il pourrait boire tranquillement ce jour-là.

Jeudi 30 mars 1922, 15 h 54,
Landshut, Neustadt,
Clara Ganslmeier, professeur de piano

— Clara ! Clara, mais qu'est-ce que tu fais ?

— J'arrive !

Clara Ganslmeier, installée devant sa coiffeuse, entendait parfaitement sa mère l'appeler depuis la chambre, mais elle ne semblait pas disposée à se lever.

Elle avait le temps, sa mère l'appelait pour la moindre broutille, elle pouvait attendre un peu, pour une fois.

Devant elle étaient rangées plusieurs petites boîtes à bijoux, certaines ouvertes, d'autres fermées.

— Clara !

— Mais oui, je t'ai entendue, j'arrive tout de suite !

Ces derniers temps, lorsqu'elles étaient seules dans l'appartement, Clara laissait les portes ouvertes. Sa mère avait peur qu'elle ne l'entende pas quand elle l'appelait.

Pourvu qu'elle ne devienne pas comme elle en vieillissant. Sa mère était vraiment une plaie pour tout le monde. Plus elle vieillissait et plus elle était malade, pire c'était.

Clara hésita un instant, puis sortit les boucles d'oreilles en émeraude de leur écrin. Elle se regarda dans le miroir.

Elle était plutôt bien conservée pour son âge. Enfin, mieux valait tout de même ne pas s'examiner de trop près, sinon on ne voyait que les rides. Mais les jeunettes vieillissaient elles aussi, et qui sait si Thea serait aussi bien conservée qu'elle au même âge…

Clara en doutait ; ne voyait-on pas déjà chez Thea un petit pli d'amertume se former autour de la bouche, un discret sillon se creuser entre l'aile du nez et le coin des lèvres ? À son âge !

Clara contemplait les boucles d'oreilles, elle ne se lassait pas de les regarder. Son père lui avait offert ses bijoux les uns après les autres.

Il l'avait toujours appelée "ma petite princesse" ; mais voilà quatre ans déjà qu'il était mort. Si sa mère mourait à son tour, elle se retrouverait toute seule. La pension serait supprimée, or elle devait déjà donner des leçons de piano maintenant, lui resterait-il assez d'argent pour vivre ? Elle notait méticuleusement la moindre dépense, faisait des économies partout où elle pouvait. Elle avait fait des pieds et des mains auprès de Mme Stimmelmeyer pour pouvoir remplacer Mme Esslinger à la gymnastique rythmique et sportive.

C'était humiliant, mais ça lui rapportait quelques marks. Et puis, en louant la chambre, elle ferait d'une pierre deux coups.

Mlle Beer travaillait, elle ne serait donc pas là de la journée. Elle ne la dérangerait pas trop. Clara ne serait plus bloquée à la maison tous les soirs, elle pourrait aller au concert de temps à autre, ou peut-être au cinéma avec Hubert. Mlle Beer étant dans l'appartement, sa mère ne serait pas toute seule. Cela lui permettrait de contrôler Hubert un peu mieux. Il devrait quitter Thea. C'en serait fini de son petit manège ! Les doigts de ses deux mains ne suffisaient pas pour compter les fois où Hubert lui avait promis que tout était terminé, or à chaque fois, elle finissait par découvrir le pot aux roses. Si elle avait plus de temps, il ne pourrait plus sortir, certaines choses se règlent d'elles-mêmes.

"Mme Clara Täuscher, épouse de fabricant de brosses."

Clara sourit, cela ne sonnait pas si mal. Il fallait qu'elle parle à Hubert, il devait enfin annoncer publiquement leurs fiançailles. Elle voulait une grande fête, comme il se devait. Elle en avait assez que les gens la regardent de travers à cause de cette situation scabreuse, et elle souhaitait également l'annoncer à sa mère. Tout le monde, y compris Thea, saurait alors qu'Hubert était pris. Thea n'était qu'une petite paysanne sans savoir-vivre. En revanche, pour lui lancer des regards naïfs avec ses grands yeux de biche, ça… Clara Ganslmeier était en colère, comme toujours lorsqu'elle pensait à la bonne amie d'Hubert. Cette petite prétentieuse. Non mais, pour qui elle se prenait, cette pimbêche. Une moins que rien, voilà ce qu'elle était. Une employée de bureau ! Une prolétaire ! Hubert et elle, c'était impossible ! Il venait d'un autre milieu, d'un tout autre monde.

Mais Clara le remettrait dans le droit chemin, elle en était convaincue. Il suffisait de le pousser un petit peu dans la bonne direction.

— Clara, mais qu'est-ce que tu fais ?

— Mais oui, j'arrive, maman.

Clara Ganslmeier se leva et se dirigea vers la chambre de sa mère.

— Pourquoi t'es-tu pomponnée comme ça ? Tu as de la visite ?

— Oui, Hubert va passer me voir.

— Qui ? Je ne comprends pas, mon enfant, parle plus fort.

— Hubert !

— Le jeune homme de la brosserie ? Vu comment il se débrouille, il n'apprendra jamais le piano. Crois-moi, mon enfant, ce n'est pas un homme pour toi. À ton âge, tu as besoin de stabilité, il te faut un veuf avec de l'argent. Comme ce monsieur élégant qui venait te